

Émile Engels

Bastogne

Trente jours sous le feu et la neige

troisième édition revue

Racine

Du même auteur

La campagne des Ardennes. 1944-1945, Racine, 2004 et 2012

Une enfance ardennaise. J'avais huit ans en mai 1940, Weyrich, 2008
1914-1918. Dans le dos des Allemands, Racine, 2014

Ce livre est une réédition revue des première et deuxième éditions parues en 1994 et 2004 chez le même éditeur.

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, sont interdites pour tous pays.

© Éditions Racine, 2014

Tour et Taxis, Entrepôt royal

86C, avenue du Port, BP 104A o B - 1000 Bruxelles

D. 2014, 6852. 5

Depot legal: mars 2014

ISBN 978-2-87386-881-9

Imprimé aux Pays-Bas

PRÉFACE

Préfacer l'ouvrage du lieutenant-colonel Émile Engels revêt un double intérêt.

C'est tout d'abord l'occasion de saluer le travail d'un homme qui, marqué dès son plus jeune âge par les terribles combats qu'il a vécus de près, a choisi de consacrer sa vie à la défense de son pays et des valeurs démocratiques qui lui sont chères.

S'écartant radicalement de la voie suivie par d'autres écrivains de sa génération, il a su traiter la « Bataille de Bastogne », non seulement sur le plan des stratégies militaires, mais en replaçant l'aspect humain au centre du récit. En ce sens, il rend un vibrant hommage à une population courageuse qui a apporté son tribut à la victoire des troupes alliées.

L'autre intérêt de ce livre réside dans le fait qu'il me permet d'insister sur l'importance que Bastogne continue à accorder aux valeurs de la reconnaissance et du souvenir : Bastogne n'a pas tourné la page ! En 2014, nous commémorons le 70^e anniversaire du siège de la ville et de notre libération, avec l'intention de positionner Bastogne comme le centre de référence de la Deuxième Guerre mondiale, à l'instar d'Ypres pour la guerre 14-18.

Trente jours sous le feu et la neige, du lieutenant-colonel Engels, contribuera à sensibiliser l'opinion publique sur le prix inestimable de la paix et de la démocratie. Il suscitera chez les jeunes lecteurs l'envie de mieux connaître et d'apprécier ceux qui, il y a soixante ans, ont versé leur sang pour que nous puissions vivre libres aujourd'hui.

Philippe Collard

Bourgmestre de Bastogne de 2000 à 2012

AVANT-PROPOS

Au moment de la bataille des Ardennes, j'avais douze ans. Ma famille habitait à Warnach, un village situé à seize kilomètres au sud de Bastogne.

Warnach avait été libéré le dimanche 10 septembre 1944 par un régiment de la 28^e division d'infanterie américaine. La liberté retrouvée se savourait lentement. Puis vint le 17 ou 18 décembre, jour où des réfugiés venant du Grand-Duché de Luxembourg annoncèrent le retour offensif de l'armée allemande. L'anxiété nous prit à nouveau dans son étau. Dans la nuit du 19 au 20 décembre, les Allemands étaient là. Ils appartenaient à un régiment de la 5^e division de parachutistes. La coexistence fut pacifique.

Le samedi 23 décembre, le ciel dégagé permit à l'aviation alliée de démontrer sa totale maîtrise de l'air. Dès le matin, le grondement de l'artillerie dans la direction du sud nous indiqua qu'une réaction alliée se dessinait. Notre peur grandit d'un cran. Dans l'après-midi, les premiers obus tombèrent sur notre village où la garnison allemande semblait déterminée à se défendre. Notre famille trouva un abri dans la cave d'une maison voisine. Le combat pour la reprise des cinquante maisons du village par les troupes du général Patton (George S. Patton, Jr.) dura environ trente heures. Dans cette tourmente, les dépendances de la petite ferme familiale furent détruites.

Plus tard, j'embrassai la carrière des armes. L'étude de l'histoire militaire éveilla en moi le désir d'en savoir plus sur ces événements qui avaient marqué mon enfance.

Des recherches personnelles m'amènèrent à rencontrer des chefs militaires de l'époque : les généraux américains Kinnard, Harkins, Bruce Clarke, Desobry, le général allemand von Manteuffel, le colonel allemand von der Heydte, le colonel américain Alanis (qui avait

libéré Warnach), mais aussi des combattants du rang revenus sur « leur » champ de bataille.

L'étude des documents et une période de recherches aux Archives nationales à Washington m'apprirent beaucoup sur la bataille mais confirmèrent à mes yeux la tendance générale des historiens à ignorer la population locale comme source historique. Dans ces ouvrages, souvent de haute tenue par ailleurs, la relation d'une bataille apparaît comme une suite de mouvements de troupes. La population ardennaise ne comprit jamais ces récits et discours dont elle était exclue.

Mon souci fut de donner aux gens qui avaient vécu la bataille l'occasion de raconter leurs souvenirs. Les interviews individuelles firent revivre quantité de facettes de ce que les témoins continuent à appeler les « événements ». La chaleur de l'accueil reçu lors de ces rencontres m'encouragea à entreprendre la rédaction d'une « bataille de Bastogne » qui intégrerait le récit des actions militaires et les péripéties vécues par la population locale.

Mais le but était surtout de réunir, dans ce récit, tous ceux qui y furent réunis par la souffrance: les militaires, les habitants de la région, les réfugiés ainsi que, *last but not least*, les familles des victimes des deux camps.

Émile Engels

Viville, Noël 2003

Chapitre I

LE CADRE DE LA BATAILLE DE BASTOGNE

Le chef des armées doit se familiariser à l'avance avec les cartes de façon à connaître les passages dangereux pour les chars et les chariots, l'emplacement des hautes terres et des collines, l'importance des cités... C'est à cette seule condition qu'il ne perdra pas l'avantage du terrain.

Tu Mu (803-852 après J.-C.)

Le Plateau de Bastogne et l'hiver

Le terrain

On peut considérer que la bataille de Bastogne se déroula à l'intérieur d'un cercle de dix kilomètres autour de la ville. Ce périmètre correspond à la portée moyenne de l'artillerie de campagne, qui joua un rôle déterminant dans la bataille. Nous l'appellerons le « Plateau de Bastogne ».

Le relief du Plateau est commandé par une crête qui s'étend du sud-ouest vers le nord-est et partage les eaux entre les bassins du Rhin et de la Meuse. Elle culmine à 550 mètres d'altitude au voisinage de Senonchamps, contourne Bastogne à l'altitude 500 puis atteint des hauteurs de 530 à 548 mètres près de Bourcy. Une seconde crête de même orientation et d'une altitude de 540 m s'étend de Remoifosse vers Bras. De ces deux lignes de hauteurs parallèles dérivent des crêtes secondaires qui donnent au Plateau un aspect ondulé.

Curieusement, cet écheveau de crêtes dessine autour de Bastogne une série d'arcs de cercle qui seront, pour les défenseurs, autant de positions défensives. Une première ligne de défense pouvait ainsi s'établir sur une circonférence à sept ou huit kilomètres de la ville. Elle passait par Bras, Longvilly, Bourcy, Noville, Longchamps, Flamierge, Houmont, Chaumont et Tarchamps. Nous l'appellerons le *périmètre large*. Une seconde position possible, à quelque trois

LE CADRE GÉOGRAPHIQUE DU PLATEAU DE BASTOGNE



Croquis pas à l'échelle

- Limite du Plateau
- Bois
- — Crête principale du Plateau de Bastogne
- - - Ancien chemin de fer

kilomètres de la ville, s'appellera *périmètre intermédiaire*. Il passe par quatre points clés : la colline 550 à l'est de Senonchamps, le 538 au nord de Luzery, le 529 au nord de Marvie sur la route de Wiltz et le 536 au sud de Remoifosse. En cas de pression extrême, ce périmètre pouvait encore être raccourci en passant par le 530 du bois d'Hazi, Isle-le-Pré et la hauteur voisine du château d'Isle-la-Hesse. Ce serait le *périmètre de la dernière chance*.

La ville elle-même semble se lover dans une boucle de la crête de séparation des eaux. Dans cette cuvette ouverte vers l'est, les eaux ruissellent pour former la Wiltz qui s'écoule vers l'est.

Au sud de la crête Remoifosse-Bras, le relief est plus montueux et boisé. On le désignera sous le nom de *massif de Harlange*.

À la mi-décembre 1944, le sol argileux détrempé joua en faveur de la défense, empêchant les déplacements des véhicules à travers prés et champs. À partir du 23 décembre, le gel durcit le sol. Les unités mécanisées purent se déployer et utiliser tout leur potentiel.

Six routes à revêtement dur, deux chemins empierrés et trois lignes de chemin de fer convergeaient vers Bastogne. Parmi ces voies de communication, deux routes et deux voies ferrées à l'est offraient des voies d'accès à un envahisseur arrivant de cette direction.

Au fil des siècles, les habitants de Bastogne avaient défriché la forêt avoisinante. Il n'en subsistait en 1944 qu'une couronne de parcelles éparses à quelque trois kilomètres de la ville. Cette bande morcelée présentait une large ouverture à l'ouest. Les bois étaient plus denses dans le quadrilatère Remoifosse-Sainlez-Bras-Harlange (le massif de Harlange). L'essence commune était l'épicéa. Ces bois de conifères offraient aux défenseurs des possibilités de dissimulation mais constituaient pour l'attaquant des objectifs redoutables. Les zones boisées actuelles leur sont presque identiques.

Outre Bastogne et son millier d'habitations, le Plateau de Bastogne comptait des villages et hameaux agricoles généralement distants entre eux de trois kilomètres. Les habitations étaient construites en schiste, la pierre du pays. Leurs murs épais résistaient à la mitraille et aux obus de calibre moyen. Les caves étaient généralement recouvertes d'un plancher. Les demeures les plus cossues possédaient des caves voûtées capables de résister à la plupart des projectiles, sauf aux bombes d'avion. Le défenseur pouvait donc aménager la maison ardennaise type en un retranchement solide. Chaque village en

possédant plusieurs constituait un îlot de défense difficile à conquérir.

Septante ans après la bataille, le paysage n'a pas subi de modifications qui empêchent d'en suivre le déroulement sur le terrain. La route qui contourne la ville par le sud et l'autoroute E25 sont récentes. Les lignes de chemin de fer sont désaffectées. Le profil des routes principales a été adouci, le revêtement des routes secondaires amélioré. Bastogne a allongé ses tentacules d'au moins deux kilomètres. Tous les villages du Plateau se sont eux-mêmes étendus mais les noyaux des localités anciennes sont toujours très visibles.

Les circonstances atmosphériques

Aux pluies et brouillards de décembre succédaient, en janvier et février, la neige, le gel, le verglas et un froid vif. Par an, il gelait en moyenne 145 jours et, pendant quelques semaines, la température pouvait descendre à -10° pour atteindre certaines nuits -17° , voire -20° . Durant six semaines et parfois plus, la neige recouvrait le sol d'une couche de vingt à trente centimètres. Le vent l'amoncelait en congères que les chasse-neige tirés par trois ou quatre chevaux s'efforçaient de rejeter sur les bas-côtés des routes. L'hiver 1944-1945 fut particulièrement rude. La neige couvrit le sol près de deux semaines plus tôt que d'habitude. On notera que les conditions climatiques rudes affectent moins les unités en défensive que les troupes à l'attaque. Celles-ci doivent en effet effectuer des déplacements de plus ou moins grande amplitude et subissent donc plus de contraintes atmosphériques que les formations en position de défense.

Les éphémérides

La brièveté des jours en décembre et janvier appelle quelques commentaires. Le 16 décembre 1944, premier jour de la bataille des Ardennes, le soleil se leva sur la région de Bastogne vers 8 h 30 et se coucha vers 16 h 35. La durée de la journée dépassa à peine huit heures.

On sait que la visibilité diurne est précédée et suivie des clartés de l'aube et du crépuscule. Le 16 décembre 1944, la durée de l'aube et du crépuscule¹ fut d'environ quarante minutes. Durant l'aube civile, le

¹ Il s'agit ici de l'aube et du crépuscule définis par l'astronomie sous les noms de *aube civile* et *crépuscule civil*.

combattant peut identifier un objectif à deux cents mètres et l'ajuster avec précision. Il en va de même jusqu'à la fin du crépuscule civil. À la date considérée, si le brouillard n'avait pas recouvert la terre, la période de clarté aurait duré environ neuf heures vingt minutes.

Les brumes, brouillards et chutes de neige firent que la bataille des Ardennes se déroula pour près des deux tiers du temps dans des conditions de mauvaise visibilité. L'observation terrestre et aérienne, l'identification des objectifs, la visée, le décollage des avions en furent fortement contrariés. Les conditions de visibilité réduite facilitèrent par contre la dissimulation et l'infiltration. Elles favorisèrent donc l'attaquant.

Les habitants du Plateau

Dans le cercle de dix kilomètres autour de Bastogne, la population comptait de 15 à 18 000 âmes, dont 4 500 environ à Bastogne. La ville était essentiellement commerçante. Toute la région environnante était vouée à l'agriculture, et plus particulièrement à l'élevage du bétail.

La population rurale vivait en autarcie ou presque. Seules manquaient, durant la guerre, les denrées alimentaires venant de l'étranger. Des enfants des grandes banlieues, qui avaient besoin de se refaire une santé, furent accueillis dans les fermes pour des séjours prolongés. Leur nombre s'accrut à l'automne, lorsque les Allemands bombardèrent Anvers et Liège de V1 et V2¹. Quantité de parents envoyèrent leurs enfants en Ardenne afin de les mettre en sécurité.

Les communes rurales comprenaient trois ou quatre villages et hameaux sous l'autorité d'un bourgmestre, de quelques conseillers communaux et d'un secrétaire communal. L'administration communale de Bastogne comptait aussi deux échevins. La fonction de bourgmestre n'était pas sans risques, le « pouvoir occupant » rendant ceux qui l'exerçaient responsables des incidents survenus sur le territoire de leur commune. Ainsi, le 10 juin 1944, le bourgmestre de Bastogne, Pierre Renquin, fut arrêté pour avoir refusé de désigner une garde civile au pont de la route de Marche. Il fut déporté en Allemagne.

¹ V1 et V2: abréviations militaires allemandes désignant les armes de représailles (*Vergeltungswaffe*) de modèles 1 et 2. Le V1 était une bombe volante. Le V2 était une fusée supersonique.

Le maintien de l'ordre relevait de la gendarmerie. Le district de Bastogne, sous l'autorité du commandant Maqua, comptait trois brigades (trois ou quatre gendarmes sous la direction d'un sous-officier), situées à Bastogne, Sibret et Bourcy. Le commandant Maqua devait faire face à un problème très particulier. À la fin de la période d'occupation, il avait convaincu trois interprètes militaires allemands travaillant à la *Kommandantur*¹ et à la *Feldgendarmerie*² de fournir des informations à la Résistance belge en échange de toutes les facilités pour désertier. Aux premiers jours de septembre, les trois hommes désertèrent en effet. L'un d'eux fut repris par les Allemands ; les deux autres, Kieffer et Netgen, vécurent dans un maquis. Le commandant Maqua s'estimait responsable de leur sécurité³.

Le service médical était assuré par les médecins généralistes habitant dans les localités les plus importantes ; ils étaient les seuls à disposer encore de leur voiture et d'une maigre allocation de carburant. À Bastogne, il existait un petit hôpital sur la route de Clervaux.

La section locale de la Croix-Rouge vécut l'occupation d'une manière très active. Au printemps 1944, prévoyant une libération qui pourrait s'accompagner de combats, des délégués de la Croix-Rouge furent nommés dans les villages, et une trousse de premiers secours leur fut remise.

En Ardenne, les habitants vivaient intensément leur foi religieuse. Elle les aidait à accepter les vicissitudes de la vie rude qui était la leur. Chaque village constituait une paroisse desservie par un curé qui y résidait de nombreuses années et, avec l'instituteur, exerçait sur les villageois une autorité incontestée.

À Bastogne, à côté de l'école communale, trois écoles étaient dirigées par des ordres religieux : l'Institut Saint-Joseph, le Petit Séminaire et l'Institut des Sœurs de Notre-Dame. Les deux derniers établissements comptaient des élèves internes.

La bataille de Bastogne s'étendit sur une portion du territoire du Grand-Duché de Luxembourg englobant une dizaine de villages. Le Luxembourg ayant été annexé à l'Allemagne, il était soumis aux lois nazies, en particulier à celle de l'enrôlement des jeunes gens dans la *Wehrmacht*. Quelques-uns de ces soldats revenus en congé désertèrent et se réfugièrent en Belgique.

1 Commandement territorial allemand.

2 Police militaire allemande.

3 Récit du commandant Maqua en 1983.

Au fil des siècles, la population s'était adaptée au manque de générosité de la terre, à la rudesse du climat, aux catastrophes naturelles et à celles suscitées par la folie des hommes. Les habitants acceptaient cette situation comme ils acceptaient l'autorité de la loi, du curé et du maître d'école, en la contournant quelquefois par la malice ou une feinte naïveté. L'Ardennais du Plateau était un homme un peu renfermé mais accueillant aux malheureux, frugal et rigoureusement honnête.

À la fin de l'été 1944, les gens de trente-cinq ans et plus avaient subi les invasions allemandes de 1914 et de 1940 et vécu neuf années de leur vie sous un régime d'occupation. Ils accueilleraient les libérateurs de la manière la plus chaleureuse qui soit.

La libération du Plateau

Depuis l'annonce de la libération de Bruxelles par des troupes britanniques et la brigade belge du colonel Piron, le 3 septembre 1944, la nouvelle de l'arrivée de troupes alliées était dans l'air : « Ils arrivent ! » Dans la région, des hommes disparurent mystérieusement. On chuchota qu'ils avaient « pris le maquis » dans tel bois ou telle forêt. La prudence restait de mise car les occupants étaient encore là, et certains collaborateurs notoires étaient toujours susceptibles de dénoncer les patriotes à la *Gestapo*. Les récits du combat de résistants le 4 septembre à Houmont incitèrent chacun à redoubler de prudence.

Dans chaque famille, femmes et jeunes filles, le *Petit Larousse illustré* ouvert à la page « Drapeaux », s'appliquèrent à confectionner les étendards des pays alliés. À l'arrivée des libérateurs, ils garniraient les façades des maisons. Le tissu, introuvable à l'époque, avait parfois été découpé dans des draps de lit et teint selon des procédés artisanaux. La confection de la bannière étoilée des États-Unis donna, c'est le cas de le dire, du fil à retordre à plus d'une couturière, mais tout fut prêt à temps.

À la section de la Croix-Rouge, sous l'impulsion de sa présidente, la baronne Anne-Marie Greindl, on envisageait la possibilité d'une résistance allemande à l'avance alliée dans la région de Bastogne. La clinique de la ville, aux possibilités réduites, risquait d'être très vite débordée, et la section de la Croix-Rouge déploya l'hôpital de campagne dont elle était équipée. Elle était prête pour la Libération.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
Remerciements	9
Avant-propos	11
I Le cadre de la bataille de Bastogne	13
II Les premiers jours (16-18 décembre 1944)	37
III La course pour Bastogne (19-21 décembre 1944)	59
IV Le siège de la ville (22-26 décembre 1944)	93
V L'élargissement du corridor de Bastogne (27-29 décembre 1944)	151
VI Le duel (30 décembre 1944-2 janvier 1945)	189
VII Le Plateau de Bastogne dans l'offensive générale alliée (3-8 janvier 1945)	215
VIII Les Allemands en défensive (9-18 janvier 1945)	239
IX Un arc-en-ciel dans la tornade	267
X Réflexions et conclusions	271
XI Que sont-ils devenus ?	279
Annexe 1 Les civils qui ont apporté leur témoignage	285
Annexe 2 Organisation des unités militaires américaines	287
Bibliographie	289
Index des noms de personnes	293